



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

John Maxwell COETZE

(Afrique du Sud)

(1940-)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Né au Cap, il est issu d'une longue lignée de colons afrikaners, mais fut scolarisé dans un établissement anglophone. Il fit des études supérieures en Angleterre où il reçut une formation poussée en linguistique et en informatique. Il y travailla un temps comme programmeur pour I.B.M..

Mais il délaissa rapidement cette activité pour, passé aux États-Unis, y poursuivre des études d'histoire et de littérature à l'université du Texas à Austen où il termina, en 1968, une thèse de doctorat intitulée *"The English fiction of Samuel Beckett : An essay in stylistic analysis"*. Pendant deux ans, il enseigna à l'université de Buffalo (État de New York). À cause de sa participation aux manifestations contre la guerre au Viet-Nâm, au début des années soixante-dix, il fut obligé de quitter les États-Unis.

Il choisit finalement de retourner en Afrique du Sud, malgré l'incertitude de la situation du pays. Depuis, il enseigne la littérature américaine à l'université du Cap.

Il est venu à l'écriture en 1973, peu après les massacres de Soweto :

"Dusklands"

(1974)

"Terres de crépuscule"

Recueil de deux nouvelles

"The Vietnam Project"

"Le Projet Vietnam"

Nouvelle

Pendant la guerre du Vietnam, un employé de l'administration américaine rêve de créer un système invincible permettant de remporter la guerre psychologique, tandis que sa vie privée se désintègre inéluctablement.

"The narrative of Jacobus Coetzee"

"Le récit de Jacobus Coetzee"

Nouvelle

Un pionnier boer du XVIIIe siècle rend compte d'une expédition chez les indigènes africains qui tourne au drame sanglant.

Commentaire sur le recueil

Dans ces deux longues nouvelles parallèles, J. M. Coetzee explora, avec un détachement en apparence ironique, glacial, et déjà une étonnante maîtrise technique, l'âme de deux personnages mégalomanes, à la frontière où l'on rencontre l'autre et où on l'extermine, exprimant ainsi la mort et la folie que chacun a peur de détecter en soi.

‘In the heart of the country’

(1976)

‘Au cœur de ce pays’

Roman

Vivent dans une ferme isolée du veldt, quatre personnages : la narratrice, Magda, la fille laide et vierge du maître, qui est nourrie de solitude et de rêveries stériles ; son père, le « *Baas* », homme autoritaire et sanguin ; Hendrik, le régisseur noir au service de la famille ; Anna, sa jeune épouse qu'il vient d'amener lorsque débute cette histoire. Le père séduit Anna et cela déclenche le drame car c'est, pour Hendrik, la dernière humiliation. Entre eux tous, et parce que les choses ne pouvaient pas se passer autrement, aux offenses répondent d'autres offenses dans une violence extrême. La narratrice arrive peu à peu à enfermer le lecteur dans le champ clos, morbide et régressif, de sa folie meurtrière.

Commentaire

Dans ce huis-clos puissant et âcre, se déroule une hallucinante histoire de haine amoureuse, sur fond de torpeur et de délire, de violence et de peur. Ce roman de l'oppression, de la haine et de la revanche est la métaphore bouleversante de la société sud-africaine contemporaine. L'apartheid n'est pas nommé, mais ce soliloque furieux est à l'image même de l'isolement raciste choisi par la culture afrikaner.

En 1985, dans une nouvelle édition française, le roman reçut le titre : *‘Dust, au cœur de ce pays’*.

La même année, il a été adapté au cinéma par Marion Hänsel, avec Jane Birkin, Trevor Howard, John Matshikiza, Nadine Owampa.

‘Waiting for the barbarians’

(1980)

‘En attendant les barbares’

Roman

Aux confins de l'Empire, dans un désert sans nom et un temps incertain, une oasis qui vit au rythme des saisons abrite une cité paisible. Au-delà de la frontière, s'étend une « *terra incognita* » parcourue par des nomades chasseurs qui ne sont, pour la ville, qu'une vague menace. Le fort qui surveille la frontière de l'Empire est tenu par un homme juste et bon, le Magistrat.

Mais le pouvoir central, s'inquiétant d'une invasion barbare, dépêche sur les lieux le colonel Joll, un tortionnaire de la pire espèce qui organise une expédition punitive. Les soldats rentrent avec des prisonniers qui sont ensuite affreusement torturés. Parmi eux, une jeune fille aux chevilles brisées attire l'attention du Magistrat qui s'éprend d'elle. Il lui fait partager son lit.

Puis il décide de la reconduire chez les siens à la tête d'une expédition qui est soumise à tous les périls : climat, espace qui se dérobe sans cesse, incompréhension des nomades. Mais il est rejeté par le peuple de la jeune fille, et il doit s'en retourner auprès des siens.

Convaincu d'intelligence avec l'ennemi et de trahison, il devient lui aussi victime des tortionnaires, va passer par les mains du bourreau alors que s'est déclenchée l'escalade des représailles. Les hostilités vident peu à peu la ville de ses forces vives. Pillée par les soldats, désertée par sa garnison, elle attend terrorisée, l'assaut définitif des barbares.

Commentaire

J.M. Coetzee joua ici sur la peur de l'autre et de l'inconnu qui mène parfois à la plus grande des cruautés. Il s'interrogea sur les notions de liberté et de pouvoir au sein d'un État imaginaire qui n'est pas sans rappeler l'Afrique du Sud de l'apartheid.

C'est avec ce roman qu'il connut le succès international.

"Life and time of Michael K."

(1983)

"Michael K., sa vie, son temps"

Roman de 210 pages

Dans une Afrique du Sud déstabilisée par la guerre civile, un humble et innocent jardinier à bec-de-lièvre, décide de fuir la ville avec sa mère pour revenir sur les terres d'une enfance heureuse. Mais, après sa mort, il continue d'errer, tantôt victime du conflit, tantôt y échappant dans la solitude, enfin pris pour un complice des terroristes.

Dans la deuxième partie, un médecin exprime son intérêt pour ce simple d'esprit qui détient la vérité. Il revient au lieu d'où il est parti, prêt à venir en aide à un vieillard.

Commentaire

Le livre obtint le "Booker prize", mais J.M. Coetzee refusa de se rendre à Londres.

Il obtint aussi le Femina étranger.

"Foe"

(1986)

"Foe"

Roman

Revenant de Bahia, où elle était allée rechercher une soeur perdue, Susan Barton, à la suite d'une mutinerie, est, au milieu de l'Atlantique mais en vue d'une île, rejetée du bateau avec le cadavre du capitaine dont elle a été la maîtresse. Elle nage jusqu'au rivage. Sur l'île, elle se trouve face au Blanc Robinson Cruso, le maître, et au Noir Vendredi, l'esclave dont la langue a été coupée sans qu'on sache par qui et pourquoi. Elle découvre une société organisée selon des règles simples et strictes : survie, travail, ordre, mais qui n'a édifié qu'une architecture de terrasses pierreuses dominant des plages mornes et désolées. Elle attend d'être secourue.

Ils le sont par un navire marchand. Cruso meurt à bord et Susan et Vendredi continuent jusqu'en Angleterre. De retour à Londres, elle écrit un mémoire, "*La femme rejetée*" et, avec Vendredi comme preuve de son étrange aventure, elle rend visite à l'écrivain Daniel Foe pour obtenir de lui qu'il raconte son histoire. Mais elle doit lutter pour que soit préservée sa vision de l'île alors qu'il veut lui imposer ses propres idées. Et il s'intéresse moins à l'histoire de l'île qu'à celle de Susan. Vendredi est le seul témoin de leur lutte, comme il le fut du mystère de l'île, mais il ne peut parler.

Commentaire

Cette variation sur le thème de "*Robinson Crusoé*" de Daniel De Foe, est un roman à la fois brillant et austère.

Le texte se divise en quatre parties : il commence avec le mémoire de Susan, continue avec une série de lettres adressées à Foe, lettres qu'il n'a pas reçues parce qu'il se cache pour échapper à ses

créanciers ; puis on a un compte rendu de la relation entre Susan et Foe et de leur lutte pour garder la maîtrise de l'histoire et de sa signification ; enfin, une séquence due à un narrateur inconnu (qui pourrait être Coetzee lui-même) revise l'histoire telle que nous la connaissons en contestant l'histoire, les personnages et les idées du roman de Defoe pour remettre en question les notions de vérité, de confiance, de crédibilité. Le roman étudie les oppositions entre verbe et silence, raison et folie, vérité et mensonge, ébauche une réflexion sur l'écriture romanesque, la principale question étant : « Quelle histoire est la vraie? Y a-t-il même une histoire vraie? »

D'abord, on s'interroge sur la voix narrative. Susan Barton est d'abord la narratrice. En tant qu'héritière vivante de Cruso, elle défend sa conception de l'histoire contre celui qui n'est pas pour rien appelé « Foe », nom ambivalent qui fut le nom réel de Defoe avant qu'il l'ait anobli avec la particule « De » et qui signifie « ennemi », figurant spécialement dans des textes religieux protestants où il désigne le diable, ayant aussi été utilisé par les colons britanniques pour définir les peuples colonisés, dans une tentative lexicale de justifier leurs actions dans des pays « non civilisés ». Foe ne demeure pas un simple scribe, mais devient de plus en plus autoritaire, introduit dans l'histoire des possibilités comme des retrouvailles entre Susan et sa soeur et des péripéties qui apparaissent réellement dans *'Robinson Crusoé'*. L'intérêt se déplace donc de ce qui est dans l'esprit de Susan à ce qui pourrait se trouver dans celui de Foe. Susan, de réel personnage qu'elle était, est transformée en simple muse qui pousse le romancier à écrire son livre. Finalement, ce que nous obtenons est la description du processus par lequel une histoire prend sa forme finale. Le roman plonge dans le naufrage des scories laissées par Daniel Defoe, examine les profondeurs que *'Robinson Crusoé'* ne révèle pas.

Le texte étudie les notions traditionnelles de classe, de genre et de race dans les processus d'acceptation et d'exclusion culturelles. Écrit depuis la position marginale qu'a la littérature de l'Afrique du Sud, il remet en question la marginalité elle-même dans une tentative de briser le silence du post-colonialisme. Coetzee opposa son roman à la littérature britannique qui était traditionnellement maîtresse et examina les conditions dans lesquelles les écrivains d'Afrique du Sud pouvaient travailler. Basé sur une révision de *'Robinson Crusoé'*, un des fondements du roman et le prototype du texte colonialiste, le roman développe une re-conception de l'intrigue, de l'acte de création du livre par son auteur, Foe, et des fameux personnages de Robinson Crusoé (dans *"Foe"*, son nom est « Cruso ») et de Vendredi avec l'aide d'un nouveau protagoniste féminin.

À travers le roman, la présence silencieuse et énigmatique de Vendredi gagne de plus en plus d'importance jusqu'à ce qu'il domine la narratrice à la fin. C'est que sa seule arme contre le pouvoir culturel est de demeurer silencieux, de tourner le dos à la tentative des Européens de raconter son histoire. On peut déceler cette intention à travers toute l'histoire : il ne peut pas être pénétré par les autres et, ainsi, ils ne peuvent raconter son histoire. On peut y voir une représentation de la seule possibilité de rébellion des Africains contre la domination historique et culturelle des Européens.

Coetzee introduisit un autre changement fondamental : le narrateur est une femme. *'Robinson Crusoé'* manquait de personnage féminin : le seul élément féminin était l'île qui était dominée et domestiquée par les humains (d'où, dans cette autre variation sur le thème de *'Robinson Crusoé'* qu'est *'Vendredi ou les limbes du Pacifique'* de Michel Tournier, les amours de Robinson avec l'île, ce roman anti-colonialiste lui aussi ayant ce titre parce que Vendredi subvertit complètement la domination exercée par Robinson). La narration de Susan Barton introduit une affirmation de soi qui est féministe, qui est celle que déjà Defoe donna à sa Roxana, dont le nom réel pourrait donc être Susan (il est intéressant de constater ici qu'une autre variation sur le thème de *'Robinson Crusoé'* est *'Suzanne et le Pacifique'* de Giraudoux). Elle s'emploie pour que son histoire soit racontée par le romancier Foe : elle souhaite que soit préservée sa vision de l'île mais a besoin que Foe écrive l'histoire pour elle, lui fournissant ainsi un accès à la tradition et à l'institution littéraire, ce qui n'était pas possible pour une femme à cette époque.

Une dernière importante différence avec le roman de Defoe réside dans le personnage de Vendredi : dans *'Robinson Crusoé'*, il était « un grand et beau garçon, svelte et bien tourné, et, à mon estime d'environ vingt-six ans. Il avait un bon maintien, l'aspect ni arrogant ni farouche et quelque chose de très mâle dans la face ; cependant il avait aussi toute l'expression douce et molle d'un Européen, surtout quand il souriait. Sa chevelure était longue et noire, et non pas crépue comme de la laine. Son

front était haut et large, ses yeux vifs et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais très basané, sans rien avoir cependant de ce ton jaunâtre, cuivré et nauséabond des Brésiliens, des Virginiens et autres naturels de l'Amérique ; il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive foncée, plus agréable en soi que facile à décrire. Il avait le visage rond et potelé, le nez petit et non pas aplati comme ceux des nègres, la bouche belle, les lèvres minces, les dents fines, bien rangées et blanches comme ivoire. »

Dans *'Foe'*, c'est un Africain : « *Il était noir, un nègre avec une tête de laine crépue [...] un visage plat, de petits yeux sans éclat, un nez épaté, des lèvres épaisses, une peau qui n'était pas noire mais d'un gris sombre, sèche comme si elle était enduite de poussière.* » La mutilation de sa langue est emblématique de la castration culturelle imposée aux Africains par les envahisseurs blancs et elle se retourne en une inaccessibilité de son monde au monde européen, conséquence de l'oppression colonialiste et du racisme.

'White writing : On the culture of letters in South Africa'

(1988)

Essai

'Age of iron'

(1990)

'L'âge de fer'

Roman

Au Cap, en 1986, en même temps qu'elle apprend une très mauvaise nouvelle (son cancer est en phase terminale), Elizabeth Curren, une septuagénaire à la retraite, qui fut professeuse pendant toute sa vie active, découvre, en rentrant dans sa grande maison, vétuste mais confortable, un clochard installé sous un abri de fortune, carton et plastique, dans un passage («*espace mort, perdu, désaffecté, où les feuilles poussées par le vent, s'amoncellent et pourrissent*») le long du garage où elle range sa vieille Hillman. Cet homme, un ex-marin rendu invalide par un accident survenu en mer, qui refuse de quitter les lieux, qui ne se lave jamais, dont l'odeur est repoussante, devient pourtant le seul compagnon de la vieille dame et l'accompagne pendant les derniers jours de sa vie.

En fait, Elizabeth nous parle par l'entremise d'une lettre qu'elle écrit à sa fille, depuis longtemps partie aux États-Unis, ayant pris en horreur l'Afrique du Sud et ses problèmes. Ce récit sous forme épistolaire ne doit parvenir à l'exilée, mariée là-bas et mère de deux enfants, qu'après la mort de la mère. Mais, entre-temps, des événements imprévus et dramatiques s'imposent à celle qui, tout en s'opposant par conviction à l'apartheid, n'a jamais vraiment voulu voir de près les crimes commis en son nom. Elle fait brutalement face à l'explosion de rage que le régime provoque.

Elle découvre les pires des atrocités : celles qu'on fait subir aux enfants noirs des «townships». Sa domestique noire, qu'on appelle Florence, vient dans sa maison avec ses deux petites filles. Elle a également un fils adolescent, et c'est à cause de la révolte de celui-ci et d'un compagnon un peu plus vieux que cette grande malade, qui souffre pourtant de mille maux, se rend dans sa vieille voiture poussive jusqu'au cœur d'un village incendié, en compagnie de Vercueil, l'ex-marin, ivrogne peu sensible à la douleur d'autrui mais qui se laisse embrigader dans une lutte contre la brutalité policière bien entendue vouée à l'échec.

Toute l'affreuse réalité de l'Afrique du Sud, les excès des Afrikaners dans la répression, apparaissent au jour le jour dans la narration de la vieille dame, considérée comme indigne et complice par la police. Quelques épisodes de tendresse et même de douceur parsèment malgré tout ce roman plein de bruit et de colère. Elizabeth se souvient de l'enfance de sa fille chérie, alors qu'elle enseignait dans une grande école, livrant en particulier un cours sur Thucydide. Dans le malheur qui l'accable, celui de ses douleurs physiques et celui de son impuissance devant le pays qui se délite mais qu'elle aime de

tout son cœur, elle se reconforte avec des maximes de Martial, se joue des pages du "*Clavecin bien tempéré*", écoute du Brahms, mais n'ignore pas que tout cela fait partie d'un univers évanoui, qui glisse lentement ou violemment, selon les maîtres qui exercent le pouvoir politique, quelques fois tolérants, d'autres fois intransigeants, dans l'enfer de l'anarchie. La femme cultivée, élevée dans le culte de la mesure, des bonnes manières anglaises (elle ne tutoie jamais Vercueil, lui donne même du «*monsieur*»...), accuse la religion de Calvin d'être responsable de la rigidité implacable de l'extrême droite.

Sa vie qui s'achève n'est plus qu'un cauchemar. La mort est de plus en plus présente. Le fils de Florence est assassiné, le corps criblé de balles, dans l'une de ces rixes mortelles qui opposent la jeunesse noire à la police. Est encore plus insoutenable le meurtre de l'autre garçon qui, dans sa propre maison, est exécuté sous ses yeux par la police. Tout est condamné. Mais Vercueil, s'il est inculte, sait écouter et, dans les dernières pages, alors qu'elle est alitée, elle accepte sa compagne dans son lit où elle tente de faire sa paix avec le monde.

Commentaire

Le titre s'explique parce que l'auteur appelle les enfants des «*ownships*» des «*enfants de fer*». Après l'âge de fer vient l'âge de bronze, et Elizabeth Curren se demande combien de temps faudra-il avant que reviennent dans le cycle les âges les plus doux l'âge de l'argile, l'âge de la terre.

On ne peut mettre en doute la connaissance qu'a l'auteur de ce monde violent. Avec ces quelques jours dans la vie d'une vieille dame qui prend conscience des revendications inévitables de la jeunesse noire, il nous offre, à sa manière grave, lancinante, un chef-d'œuvre. Les dernières pages de cette variation lyrique sur la mort sont d'une lucidité terrible.

"Doubling the point : Essays and interviews"

(1992)

"The master of Petersburg"

(1994)

"Le maître de Pétersbourg"

Roman

En 1869, Dostoïevski, l'écrivain exilé et vieillissant, est revenu clandestinement, sous une fausse identité, à Pétersbourg, une ville agitée par des courants révolutionnaires, où ses créanciers le recherchent, et où il ne peut plus vivre. Cet homme seul est en proie à la fois aux affres de la création et à un drame personnel. Il vient d'apprendre la mort (officiellement, un suicide mais peut-être un accident ou un assassinat) d'un jeune beau-fils, Pavel, qu'il n'a même pas cherché à bien connaître, qu'il a certainement négligé. Pathétique, lucide, maladroit et parfois cruel, il se met à la recherche des effets personnels du mort. Il s'installe aussi dans l'ancienne chambre de Pavel, chez une séduisante logeuse, Anna, qui vit seule avec sa fille Matriona, âgée d'une douzaine d'années. Très vite, une relation amoureuse se noue entre Anna et l'écrivain qui entre en contact avec le groupe terroriste que fréquentait Pavel, et qui est dirigé par Netchaïev, personnage grossier mais fascinant qui réussit, grâce à son charisme et ses discours grandiloquents, à séduire la petite Matriona. Dostoïevski, que la police tracasse, tente alors de sauver Matriona. En se laissant entraîner par Netchaïev dans les bas-fonds de Pétersbourg, il découvre que Pavel n'avait été qu'un être méprisable, tué, peut-être de la main de Netchaïev.

Commentaire

Ce récit captivant, qui se lit d'une haleine, joue sur le rapport subtil et angoissant entre l'écriture et la vie, entre l'invention et le réel, d'autant plus subtil dans ce cas précis que Coetzee a pris pour protagoniste un personnage illustre, en conservant certains éléments authentiques de la vie de Dostoïevski, tout en en transformant d'autres, passés au crible de ses propres hantises. Nous vivons l'essentiel de l'histoire dans le cerveau du narrateur dont on suit le courant des pensées : il décrit ses cauchemars, ses impressions, qui n'aboutissent pas souvent sur grand-chose, ses réflexions qui peuvent paraître stériles. Coetzee excelle à nous faire sentir la complexité de sa pensée, de ses émotions. Le livre est construit de telle façon que le lecteur est toujours en retard d'un coup sur la narration ; il y a tout le long du roman des révélations intéressantes qui sont programmées régulièrement, qui le surprennent, qui maintiennent son attention. Cependant, aucun des éléments de l'intrigue n'est élucidé à la fin du roman : on ne sait toujours pas exactement comment Pavel est mort, quelles décisions prendra le personnage principal à l'endroit de plusieurs personnages secondaires concernés, et comment il réussira à sortir de la situation difficile où il se trouve.

Il est clair que, pour Coetzee, la vie intérieure du personnage principal prime sur l'action extérieure, spécifiquement la découverte, à travers les autres, d'un beau-fils qu'il ne connaissait que très peu finalement. On voit comment il réussit à canaliser son chagrin vers son travail d'écrivain. Il faut évidemment connaître l'oeuvre de Dostoïevski pour vraiment apprécier les subtilités de ce roman. Coetzee montre comment les expériences qu'il fait allument et maintiennent sa flamme créatrice, le traitement qu'il leur donne. Il joue beaucoup sur les apparences et démontre que les faits sont trompeurs.

Dans cet ouvrage profond, subtil, grave, on retrouve son style assez sec, austère même, sobre et cérébral. Le récit est porté par des images récurrentes à forte charge sensorielle (le costume du jeune mort, que revêt Dostoïevski comme pour absorber son âme).

On trouve aussi un univers intérieur trouble et émouvant, l'univers fascinant de Coetzee. Ici, la douceur sèche d'Anna s'oppose à la fluidité fuyante de sa fille ; Dostoïevski est poursuivi par l'angoisse du dépècement opposée à l'espoir vainement poursuivi d'une réunion-rédemption.

J. M. Coetzee (qui ne signe d'ailleurs jamais qu'avec ces deux initiales de ses prénoms) avait toujours montré une réticence à sortir de l'ombre. Mais il le fit avec :

‘Boyhood. Scenes from provincial life’

(1997),

“Scènes de la vie d'un jeune garçon”

Autobiographie

L'auteur raconte ses années d'enfance, à la fin des années quarante. Il fut coincé entre une mère qui l'aima d'un amour accaparant, qu'il adora et qu'il eut tellement peur de décevoir, une ancienne institutrice qui était une femme forte, et un père, avocat reconverti dans la comptabilité, qui était un homme faible et alcoolique qui endetta toute la famille, qu'il méprisait. Il évoque ses séjours à la ferme familiale, son amour de la lecture. Alors qu'à la maison, il était un despote irascible à la maison, à l'école, il fut un élève solitaire, effacé, inquiet, réservé, mal dans sa peau, mais docile et brillant.

Il nous fait découvrir la complexité de la société sud-africaine déchirée par les préjugés entre les cultures, les langues et les religions, partagée entre Noirs, métis, Afrikaners, Anglais..., juifs, catholiques, protestants..., ces « clans » vivant les uns à côté des autres sans mélange, dans la méfiance, la discrimination, la violence, ce pays à l'identité plus que trouble, lui faisant éprouver des doutes et des angoisses. Sa vie quotidienne se passant entre l'anglais et l'afrikaans, il dut faire l'apprentissage de l'autre mais entretint une haine sans faille pour les Afrikaners, qui lui paraissaient

lourds et ballots, leur langue étant à ses oreilles rauque et obscure, lui faisant pressentir un monde troublant.

Commentaire

Venu à l'autobiographie alors qu'il avait déjà soixante ans, cherchant à répondre à la question : Qui étais-je? Coetzee choisit là aussi la distance : s'il n'avait pas parlé directement de l'apartheid, il n'allait pas parler directement de lui dans ce récit faussement naïf. Au lieu de se confesser, il s'observa, de loin, employant la troisième personne pour parler de lui, ce qui donne l'impression qu'il raconte l'histoire d'une autre personne que lui.

Aussi n'est-il pas complaisant dans le jugement qu'il porte sur lui dans ce livre sincère, plein de vérité sur les questionnements et les incompréhensions d'un enfant face au monde qui l'entoure.

Le livre, entre l'intime et le collectif, la mémoire individuelle et l'Histoire, est aussi un remarquable tableau de l'Afrique du Sud des années cinquante

Le livre est très agréable à lire bien que son ton soit assez triste, les moments de bonheur dans la vie de ce garçon étant rares. Comme habituellement chez lui, l'écriture est simple mais fluide.

"Disgrace"

(1999)

"Disgrâce"

Roman

David Lurie, professeur de communication et de poésie romantique anglaise dans une université du Cap, a une vie réglée. Tous les jeudis, Soraya lui ouvre ses jambes et il jouit, satisfait. Un soir, il croise une de ses étudiantes sur le campus, l'invite à prendre un verre, la revoit le lendemain, lui fait l'amour trois ou quatre fois. Il est subjugué, sans trop savoir pourquoi. Le problème, c'est que cela se sait. Accusé de harcèlement sexuel, jugé par ses pairs, il n'oppose aucune résistance à son renvoi. Il n'est pas question pour lui de regretter quoi que ce soit ; il assume le désir auquel il a cédé. Cette «disgrâce» lui permet de rendre visite à sa fille, Lucy, la seule personne qui lui est chère dans cette Afrique du Sud qu'il ne reconnaît plus. Elle est installée sur une terre dans l'arrière-pays, vit de produits et de fleurs qu'elle cultive avec l'aide du Noir Petrus, qui est passé du statut de boy à celui de propriétaire. Lucy veut vivre d'égal à égal avec les Noirs du pays. Qu'en pensent les principaux concernés? Comment vivre ensemble après l'apartheid? Aussi le rapprochement entre le père et la fille ne se fait-il pas sans heurts.

Commentaire

J. M. Coetze jette une lumière glacée et crépusculaire sur l'Afrique du Sud et constate l'avènement d'un nouvel âge de fer. Il serait si simple de classer les personnages du roman au rang des victimes (du système, des humains, du racisme), mais ils sont les premiers à refuser ce statut. Cette absence de complaisance est loin de simplifier leur histoire et celle du pays qu'ils habitent.

Le roman a obtenu le "Booker prize", le "Commonwealth prize", le "National book critics award" et le prix du meilleur livre étranger, mais J.M. Coetze refusa de se rendre à Londres.

"Stranger shores. Essays 1986-1999"

(2001)

"Youth"
(2002)
"Vers l'âge d'homme"

Autobiographie de 240 pages

Au début des années soixante, J. M. Coetzee quitta l'Afrique du Sud «*qui le rend malade*», pour fuir «*l'ennui, les philistins, l'atrophie de toute vie morale, la honte*», pour «*vivre là où la vie peut être vécue à plein*». Il aurait pu aller à Paris ou Vienne. Il s'installa à Londres qui, pour qui vient d'Afrique du Sud, présente moins d'obstacles, à commencer par celui de la langue. Jeune homme cultivé et romantique, en quête de lui-même à travers les autres, il était bien déterminé à devenir artiste, cherchant du côté de ses maîtres (Pope, Flaubert, Conrad, Pound, Brecht, Eliot, Rilke...) quel comportement adopter pour correspondre à l'image de l'écrivain qu'il rêvait d'incarner. «*En attendant, son côté terne et son allure bizarre font partie du purgatoire par lequel il doit passer pour émerger un beau jour dans la lumière : la lumière de l'amour, la lumière de l'art. Car il sera un artiste, c'est chose arrêtée de longue date.*» En attendant aussi, il lui fallut gagner sa croûte et surtout faire connaître sa réussite à ceux qui étaient restés en Afrique du Sud. Grâce à son diplôme de mathématicien, il obtint une formation de programmeur chez I.B.M.. Mais cette situation qu'il enviait au départ le fit rapidement déchanter. «*De l'immeuble, une masse de béton et de verre sans aucune originalité, émane un gaz inodore et incolore, qui s'insinue dans son sang et l'engourdit. I.B.M., il le jurerait, est en train de le tuer, de faire de lui un zombie*». L'ouverture sur le monde dont il était avide, ce fut au cinéma et dans les livres qu'il la trouva, bien plus que dans la vie londonienne dont il semblait incapable de profiter. La déprime le menaçait. Il se demanda si son seul don serait d'être malheureux : «*Est-il possible d'être terne et ordinaire, non seulement en surface, mais au plus profond de soi-même, et d'être malgré tout un artiste? Se pourrait-il que T.S. Eliot soit au fond, au plus profond de son être, en secret, tout ce qu'il y a de terne et, lorsqu'il prétend que la personnalité de l'artiste n'a rien à voir avec son œuvre, se pourrait-il que cela ne soit qu'un stratagème pour cacher combien il est terne lui-même?* ».

Après l'art, vie d'artiste oblige, c'étaient les femmes qui le préoccupaient. À ses yeux, elles ne peuvent créer ; leur sexe les cantonne au rôle de muses dévouées aux créateurs qui les ont sacrées les élues de leur cœur. La réalité ne répondit toutefois pas à ses attentes : il tira bien peu de plaisir des quelques femmes qu'il croisa, se désespéra d'une d'elles qui répondit à son regard, ce qui ne l'empêcha pas d'espérer celle que lui destinait sa vie d'artiste. Ces jeunes femmes, le jeune homme ne le niait pas, ne trouvèrent pas davantage en lui le compagnon qu'elles espéraient. Son malheur, s'il perdurait, serait «*morne et honnête* ».

Son écriture se transforma autrement qu'il l'avait imaginé : elle lui apparut plus maîtrisée, mais toutefois privée d'énergie : «*Est-ce que grandir revient à cela : en grandissant, on se déprend du désir, de la passion, de tout ce que l'âme connaît d'intense?*» Qu'est-ce qui l'empêchait d'écrire comme il voulait? La peur, la peur qui était le véritable obstacle, le seul qui l'empêchait de faire de l'écriture une réalité, sa réalité.

Commentaire

Dans ce deuxième volet de son autobiographie entreprise avec «*Scènes de la vie d'un jeune garçon*», Coetzee continua à prendre ses distances avec lui-même, à se regarder avec empathie mais sans complaisance, à s'observer de dos, car il eut de nouveau recours à la troisième personne du singulier. Le narrateur décrit le parcours d'un jeune homme cultivé et romantique obsédé par la figure de l'Artiste et par l'Amour, en quête de lui-même à travers les autres, cherchant du côté de ses maîtres et des femmes le comportement à adopter pour correspondre à l'image de l'écrivain qu'il rêve incarner. Le livre regorge de questions, de doutes, d'élans intellectuels, de préjugés, d'idées romantiques. Comme le personnage, le lecteur se demande : Est-il devenu celui qu'il espérait ou s'est-il rangé derrière sa peur? Le jeune J. M. Coetzee, quant à lui, est devenu un écrivain, et pas des moindres. La tension raciale qui agitait l'Afrique du Sud vibre en sourdine dans le livre.

En 2003, J. M. Coetzee obtint le prix Nobel pour lequel il était donné favori depuis de nombreuses années. L'académie suédoise souligna que ses dix romans, traduits dans vingt-cinq langues, «se caractérisent par une composition astucieuse, des dialogues condensés et des analyses brillantes. L'auteur est un sceptique scrupuleux, impitoyable dans sa critique du rationalisme cruel et de la morale cosmétique de la civilisation occidentale. Dans de multiples travestissements, il expose la complicité déconcertante de l'aliénation, des rapports de pouvoir».

Il fut donc le second écrivain sud-africain à recevoir la prestigieuse distinction. Nadine Gordimer, qui l'avait reçue en 1991, s'est réjouie de ce nouveau Nobel, «un honneur pour le pays, qui montre à quel point la littérature s'est développée, surtout dans les conditions difficiles que nous avons vécues».

Lui qui avait reçu deux fois le prestigieux "Booker Prize", restant à ce jour le seul double lauréat de cette récompense, et qui avait les deux fois, habitant dans la périphérie du Commonwealth, refusé de faire le voyage à Londres, accepta de marcher sur ses principes, de sortir de sa cachette, de quitter ses terres et de se rendre à Stockholm, discours en poche. Cette expérience lui a peut-être procuré quelques-uns des éléments de réflexion qui figurent dans le roman qu'il écrivit ensuite :

'Elizabeth Costello. Eight lessons'

(2004)

'Élisabeth Costello. Huit leçons'

Roman de 312 pages

Elizabeth Costello est une écrivaine australienne vieillissante qui a accédé à la renommée grâce à la parution de son quatrième livre, '*La maison de la rue Eccles*', lequel, non sans ambition, s'appropriait la destinée de Marion Bloom, femme de Leopold et héroïne marginale du chef-d'oeuvre de Joyce, '*Ulysse*'. À partir de ce moment, «*il s'est développé autour d'elle une petite industrie critique*». Entre autres consécérations, son oeuvre ayant connu du succès aux Etats-Unis, la Société Elizabeth Costello, basée à Albuquerque, édite un obscur '*Bulletin Elizabeth Costello*' trimestriel. Alors qu'écrire est pour elle une chose du passé, voilà qu'à l'âge de soixante-six ans, elle s'est fait décerner, à Williamstown, en Pennsylvanie, par un jury composé de critiques et d'écrivains, le prix Stowe, qui est assorti d'une bourse de cinquante mille dollars et d'une médaille. «*J'aurais dû leur demander de laisser tomber la cérémonie et d'envoyer le chèque par la poste*», observe la vieille femme fatiguée qui vient de traverser la moitié du monde pour obliger ses bienfaiteurs. «*Que veulent-ils exactement de moi?*» Réponse du fils venu cueillir sa mère à sa descente de l'avion : «*Si tu acceptes l'argent, tu dois assurer le spectacle.*»

À l'occasion de diverses invitations à l'étranger, elle donne huit conférences sur les littératures d'un peu partout dans le monde. D'une conférence à l'autre, on voit de quelle manière on récupère les écrivains en leur demandant de se prononcer sur ci ou ça. On les fait parler (rarement de ce qu'ils ont écrit) au lieu de lire leurs oeuvres. L'écrivain, par vanité ou parce qu'il doit gagner sa vie, contribue à cette récupération en acceptant de discourir. Toutefois, Élisabeth Costello, qui est fatiguée, n'est pas dupe du manège dans lequel elle s'est embarquée pour un dernier tour de piste. Elle ne se raconte pas d'histoires. Elle sait qu'elle est «*congelée dans ses oeuvres de jeunesse*» et voit bien le centre de sa vie (écrire) disparaître derrière un fatras de mots qu'elle prononce de façon de plus en plus incohérente. Mais ses développements chaotiques sont entièrement liés au travail de création et à la vie même. C'est ainsi que l'on perçoit comment, sans écrire, elle demeure dans l'écriture.

On lit aussi entre les lignes des discours qu'elle livre sur les droits des animaux, le réalisme, le mal en littérature, les humanités en Afrique et l'érotisme, les fragments de la vie d'une femme qui a vécu seule, même si elle est mère. Son activité de romancière a influé sur la vie de sa famille, et son fils a longtemps refusé de lire ses livres, les accusant de l'avoir privé de présence maternelle. Et puis, un jour, il décida de lire l'oeuvre en entier, subjugué. Élisabeth Costello pouvait-elle écrire et être avec les autres? Pouvait-elle s'enfermer dans cette chambre sans blesser ceux qui l'entouraient?

Commentaire

J. M. Coetzee, qui semble se demander quel est le rôle de l'écrivain aujourd'hui, a écrit un pur roman d'idées, structuré autour de ces conférences, une œuvre qui refuse de penser le monde de façon simpliste. Avec cet écrivain qui prend position et qui s'assume, on pourrait se trouver aux limites de l'essai si ce n'était de la pulsation vitale des déplacements, des circonstances et des rencontres qui servent d'anecdotes elliptiques à une narration dont la maîtrise ne s'embarrasse d'aucun détail inutile. En l'absence de toute intrigue, la singularité doucement ironique de l'auteur prête au regard et à l'imagination de cette végétarienne militante au caractère pas toujours très gai une personnalité finalement attachante qui fait qu'il devient vite tentant de la prendre pour un alter ego féminin. De chambre d'hôtel en cabine de paquebot, le corps accuse le coup et le miroir ne fait pas de cadeau. On la voit soumise aux grandeurs et (petites) misères de la vie publique. Elle est faite d'hésitations, de contradictions, de doutes et d'égarements. Maintenant arrivée au seuil de la mort, elle se demande si la littérature peut l'aider à franchir le dernier pas, et pour aller où?

On trouve quelques pages instructives sur les littératures des anciennes colonies, notamment dans le chapitre intitulé *"Le roman en Afrique"*, et au moins un exemple réjouissant du genre de controverse qui frappe un jour ou l'autre ceux dont la profession commande de se mesurer à des auditoires. De quelle imprudence ne fait-elle pas preuve en osant comparer le massacre des animaux d'élevage à la Shoah !

Là où l'auteur paraît s'être un peu fourvoyé, c'est quand, dans le chapitre intitulé *"Éros"*, il tente de donner une vie amoureuse, fût-elle rétrospective, à son personnage de femme de lettres sur le retour. Une rencontre avec le poète Philip Duncan sert de prétexte à un déluge de considérations mythologiques où Coetzee, une fois n'est pas coutume, perd son lecteur sans jamais arriver à donner un peu de chair et de sang versé à l'existence de son héroïne. Dommage. Voulait-il nous dire que cette sécheresse finale est le lot de toute vie humaine sérieusement consacrée à l'écriture? Message effrayant, à traiter dans une prochaine conférence, sans faute.

En mars 2005, J. M. Coetzee s'est fait naturaliser australien. Il vit à présent à Adélaïde où il occupe un poste à l'université.

"Slow man"

(2006)

"L'homme ralenti"

Roman de 276 pages

À Adélaïde en Australie, le sexagénaire Paul Rayment, est un misanthrope qui vit seul et sans famille une existence tranquille jusqu'au jour où, alors qu'il pédale sur son vélo, le nez au vent, il est brutalement percuté par un jeune chauffard. Il fait un terrible vol plané. Il se retrouve couché dans un lit d'hôpital, amputé d'une jambe. Devrait-il désormais faire l'amour dans le noir? Sans doute. Découvrant que l'amour ne constitue pas une relation interpersonnelle, mais une présence solitaire, l'infirmier pénètre dans un labyrinthe fascinant. Sa jambe amputée devient l'instrument dérisoire qui fouille la sexualité humaine sans que cela paraisse. Le moignon sert de pénis fantôme dans un érotisme inédit qui remplace les orifices trop étroits par des cavités sans limites. C'est peut-être pour cela qu'il refuse qu'on lui pose une prothèse : *« Prothèse : elle prononce ce mot comme si c'était de l'allemand. Thèse, antithèse, puis prothèse. »*

Son univers étant alors soudain limité au déambulateur qui le soutient, comme il est incapable de se débrouiller seul et qu'il nécessite des soins, une infirmière d'origine croate, Maijana Jokic, entre dans l'intimité de son domicile, se charge de masser à des fins thérapeutiques l'homme qui *« est là, vieux et vilain, à demi nu »*, qui, en sa compagnie, semble *« en train de lutter avec sa mère, tous deux piégés dans une posture qui n'a même pas la majesté répugnante de l'accouplement »*. Si, à cause d'elle, il

se rend compte soudain, douloureusement, qu'il est sans avenir, estropié, dépendant, elle donne aussi quelque sens à sa vie de vieillard en perte d'autonomie, jusqu'à faire naître en lui le désir et l'amour, alors qu'il s'était déjà rendu compte qu'«*il n'est pas nécessaire que l'amour soit réciproque du moment qu'il y en a assez dans la pièce où on se trouve*». Grâce à son amputation, en fait quasi miraculeuse, il ressent en guise d'amour une pression magique dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Il offre même à son infirmière de parrainer son fils et d'aider le reste de sa famille qui prolongerait son monde rétréci.

Il n'est guère étonnant que, dans cette atmosphère amoureuse déjà très étrange, la romancière Elizabeth Costello rencontre l'amputé, s'impose à lui, le rappelle à l'ordre, l'oblige à se questionner sur cette passion «*inconvenante*» née au crépuscule de sa vie, lui offre littéralement Marianna, une aveugle qui aurait donc pu faire l'amour avec lui sans le voir. Personnage digne d'un grand roman d'Elizabeth, Paul aurait été pour Marianna «*l'estropié guidant l'aveugle*». Mais le sexagénaire a refusé de se prêter à ce jeu littéraire, comme il refuse maintenant de répondre aux avances d'Elizabeth, la femme âgée qui finit par lui avouer qu'elle est amoureuse de lui.

Commentaire

Le roman, avec ce coup du sort symbolisé par l'accident, avait tous les ingrédients du misérabilisme et du sentimentalisme. Mais il se transforme dès le début en histoire atypique, malgré le pessimisme de Coetzee qui semble de plus en plus sombre, qui lui a donné envie, à soixante ans passés, d'évaluer les naufrages que sont la solitude, la vieillesse et la maladie. Mais, si son ton est froid et cruel, renforcé par l'emploi soutenu du pronom personnel «*il*», alors qu'on sent qu'il compatit, il est malicieux, a de l'humour et sait raconter cette drôle d'histoire d'amour.

Par un tour de génie, une mise en abîme apparemment ambiguë et ludique de la relation auteur-personnage, il fait intervenir son double féminin bavard, intempestif, omniprésent, mais aussi peut-être très sage, Elizabeth Costello, l'intellectuelle qui tente d'intégrer l'analyse psychologique que refuse Paul Rayment. Elle est souvent tournée en dérision, et c'est jouissif même si la situation est pathétique.

Coetzee fait se renvoyer la balle entre ses personnages, multiplie les métaphores et offre une réelle réflexion sur la beauté, l'amour et l'acceptation de soi et des autres. Cependant, son érotisme laisse perplexe, la question la plus simple qu'il formule ayant trait à la Vénus de Milo : «*Si l'on devait découvrir demain que le modèle de la Vénus était en fait une femme amputée, on la reléguerait immédiatement dans les réserves au sous-sol. Pourquoi?*» Mais il ne fournit que la réponse énigmatique incarnée par les personnages. En faisant de l'amour un tout informe, il a réussi à montrer que cette passion transcende le simple désir.

“*Diary of a bad year*”

(2008)

“*Journal d'une année noire*”

Roman de 292 pages

Un éditeur donne à J.C., écrivain australien d'origine sud-africaine, l'occasion d'exprimer ses opinions sur des sujets de son choix : musique, sport, pédophilie, servitude volontaire, Machiavel, démocratie, Guantanamo, torture, terrorisme, etc. Par alter ego interposé, J. M. Coetzee jette sur notre monde un regard intransigent et livre une méditation crépusculaire sur la vieillesse, le déclin des forces créatrices, la mort. Ralenti par la maladie, il confie la dactylographie de ses essais à une jeune voisine, Anya, une lingère philippine qui l'émoustille et dont il fait sa secrétaire, lui confiant la frappe de ses textes polémiques, et sa fascination sexuelle pour elle. Dotée d'un solide bon sens, elle critique ses idées, discute les textes avec son compagnon, financier peu scrupuleux, et finit par ôter leur tranchant aux opinions arrêtées de l'auteur, inspirant à Senor C une deuxième livraison d'opinions «*adoucies*». Son amour-tendresse et sa compassion s'offrent en contrepoint de la disgrâce et du

désespoir du vieil écrivain amer qui vit la solitude, l'horreur d'un monde qu'il ne comprend plus et la perte de soi que la vieillesse lui signifie devant le corps d'une femme désirée, qui ne trouve une consolation que dans la musique, s'apprivoise à la mort dans l'admiration de Bach auquel il confie sa peine de vivre.

Commentaire

Le livre se situe entre roman, essai et autobiographie. Il est singulier et difficile à suivre car trois bandes se partagent la page. On peut soit suivre la première horizontalement en tournant les pages jusqu'à la fin du chapitre, soit enchaîner verticalement les trois, puis lire de même la page suivante. On entend ainsi trois voix tantôt en résonance, tantôt en discordance. La première voix est la transcription des opinions politiques du narrateur sur tout et le reste : l'université, Al Qaeda, l'État, la torture, l'ennui. .. «*Opinions tranchées*», dit le sous-titre. En effet : tranchées à la hache d'un gauchisme vaguement altermondialiste et violemment antiaméricain. La deuxième voix est celle du même homme racontant sa rencontre avec la jeune lingère philippine. La troisième est le récit fait par cette femme des avances de l'écrivain, qu'elle relance, et de ses écrits, qu'elle moque et altère selon ses propres opinions. Comme toute polyphonie, les motifs passent de l'une à l'autre des trois portées : le désir, la vieillesse, la femme, la solitude, la politique, la chair, l'écriture... Le lecteur doit choisir entre la continuité et le fragmenté, mais là n'est pas la plus grande difficulté.

Les «*Opinions*» (qui représentent les deux tiers du volume) sont d'un ennui fracassant et la partie romanesque n'est qu'une longue nouvelle plutôt maladroite. Les personnages en sont à peine, juste des types, assez caricaturaux, peu attachants. Le narrateur ressemble assez à l'auteur pour qu'on puisse considérer son récit comme une autobiographie.. Les décors, peu romanesques, restent invisibles. L'histoire se passe nulle part, ou seulement dans la tête de son héros si peu héroïque. On retrouve pourtant dans certaines pages, sous l'amertume d'un aigri, la compassion de Coetzee pour les personnages de ses plus beaux romans, «*Disgrâce*» ou «*Elizabeth Costello*». Malheureusement, plus qu'un roman, même non conventionnel, on lit un essai philosophique sur cette forme de mal qu'est l'indifférence.

J. M. Coetzee est un homme très discret, à la limite du silence et de l'invisibilité médiatique (on doute même des véritables prénoms qui se cachent derrière des initiales), qui ne fume pas, ne boit pas, ne mange pas de viande, fait du vélo pour garder la forme, écrit une heure par jour et participe à des banquets littéraires sans jamais ouvrir la bouche. Un confrère qui l'a côtoyé pendant plus de dix ans l'aurait cependant vu rire, une fois. Il s'est reconnu d'emblée dans la singulière confrérie des individus se tenant hors classe sociale.

Blanc dans un pays à majorité noire, il s'est montré soucieux de dénoncer les violences entre Blancs et Noirs, de marquer son opposition à l'apartheid, mais sans se limiter à une description factuelle. Se définissant comme «*écrivain occidental vivant en Afrique du Sud*», il refuse d'être enfermé, comme certains romanciers de son pays, dans la problématique politique sud-africaine, dans l'examen direct et réaliste des conflits nés de l'apartheid. Au lieu de l'examiner directement et de le dénoncer ouvertement (comme l'écrivain engagé type), se contentant de déclarer : «*Je crois que l'Afrique du Sud des quarante dernières années est un endroit où les gens font face à des dettes morales énormes.*», il a préféré, en sourdine mais profondément, en explorer le sous-sol, dégager les racines de tous les apartheid qui, selon lui, peuvent voir le jour n'importe où, suscitant la peur, la solitude, la haine, le désespoir, la perte de sens des mots et la folie, dans ses œuvres qui sont métaphoriques et fortes.

Mais, quoi qu'il en ait, c'est en Sud-Africain qu'il donne une lecture post-coloniale et post-moderne du monde. Ses visions, comme des cauchemars glacés, disent l'humiliation, les nerfs à vif, l'impossibilité d'un contact avec l'autre qui ne soit viol ou violence, la mauvaise foi et les angoisses des maîtres du langage, qu'ils soient représentants du pouvoir ou des consciences libérales.

Avec la précision et l'absence de distance d'un journal de bord, chaque protagoniste explore les modalités de la survie individuelle dans un monde où le pouvoir a détruit le sens des mots, donc toute

possibilité de dialogue. Cet ordre violent isole chacun dans un soliloque, une attente sans but. Le lecteur est pris de malaise dans la mesure où il s'identifie à ces personnages solitaires et égarés, des innocents, des exclus, épris d'une culpabilité stérile, fascinés par les corps souffrants et les abris-tombeaux, aux prises avec le poids injuste de l'Histoire, de la solitude, de la folie. «Tout à coup, des gens ordinaires font face à des décisions majeures d'une manière que les gens ordinaires n'affrontent pas en général», déclara-t-il dans un de ses rares entretiens. Aussi ces protagonistes dérisoires, peu héroïques, évoquent-ils le monde de Kafka, mais d'un Kafka qui aurait été à l'école de Beckett.

Son œuvre variée et multiforme creuse des failles, fouille les thèmes récurrents d'un passé qui hante, de la souffrance de la guerre, de la difficulté de passer à l'âge d'homme, du choc des cultures, de l'amour des langues, des gens et de la vie, d'une angoisse et d'une culpabilité qui renvoient le lecteur à la nécessité de réagir face à la réalité contemporaine.

Il donne vie et sens à ses personnages impuissants par la richesse esthétique qu'il confère à ses récits, même dans les monologues en apparence les plus pauvres car son écriture est simple, un écrivain sans artifices. Mais, avec son humour sombre, sa maîtrise des ambiguïtés de la langue et des symboles, il est un narrateur virtuose, explicite et ironique à la fois, dont chacun des romans subvertit le genre d'une façon différente. En effet, en linguiste et en sémioticien, il fait aussi de ses œuvres une réflexion sur le langage et la fiction. Outre ses dix romans et ses deux récits autobiographiques traduits dans vingt-cinq langues et abondamment primés, il a également publié des traductions anglaises de textes afrikaans et des essais de critique littéraire.

Il est considéré comme le grand écrivain sud-africain.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)